



© C. Hélie - Gallimard

Orhan Pamuk

Turquie

Entretien

L'auteur

Orhan Pamuk est né en 1952 à Istanbul. Prix Nobel de littérature 2006, il a publié principalement huit romans, depuis 1982, traduits dans plus de soixante langues. Ces romans ont été récompensés par de nombreux prix, parmi lesquels le Prix Méditerranée étranger, le Prix Médicis, le Prix Sonning ou encore le Ricarda Huch Prize. Orhan Pamuk est aussi membre d'honneur de l'American Academy of Arts and Letters. Il a effectué de longs séjours aux Etats-Unis, en qualité de visiting writer fellow (Université de Iowa) et de visiting scholar (Université Columbia). Il occupe actuellement le poste de « Robert Yik-Fong Tam Professor » en Humanité au sein du département d'écriture de Columbia University. En 2009, il reçoit le titre de « docteur honoris causa de l'Université de Rouen ».

Il a reçu, à la Foire du Livre de Francfort 2005, le Prix de la Paix de l'Union des libraires allemands et a été décoré, en 2012, de la légion d'honneur.

La Presse

« Lisant *Le Musée de l'Innocence*, bercé par le rythme lent, régulier de l'écriture d'Orhan Pamuk, l'impeccable classicisme de sa phrase, c'est souvent au magicien Nabokov que l'on pense. À cause de cet envahissement amoureux parfaitement et définitivement déraisonnable dont l'auteur de *Lolita* a naguère su faire son miel. A cause surtout de la sensualité dont est empreint le regard de Kemal sur Füsün, un érotisme secret, silencieux, inavoué, qui projette sur ce très beau roman désenchanté l'éclat paradoxal du désir intact, éternellement pur, pour toujours à vif. »

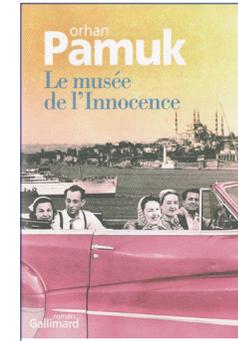
Télérama

« Le roman commence même par la fin, au sens de finalité, de but : l'aspiration de toute vie, mais infiniment différée – c'est en cela que le roman de Pamuk n'est jamais réductible à son romantisme, mais se mue, comme toute odyssee digne de ce nom, en parcours métaphysique. Comment transcender la vie, le réel, le manque, la frustration, enfin, la mort ? Que signifie tout simplement "vivre" ? Comment se confronter au temps ? »

Les Inrockuptibles

Zoom

Le Musée de l'innocence, traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy (Gallimard, 2011 ; Gallimard, coll. « Folio », 2012) (832 p.)



Kemal, un jeune homme d'une trentaine d'années, est promis à Sibel, issue comme lui de la bonne bourgeoisie stambouliote, quand il rencontre Füsün, une parente éloignée et plutôt pauvre. Il tombe fou amoureux de la jeune fille, et sous prétexte de lui donner des cours de mathématiques, la retrouve tous les jours dans l'appartement vide de sa mère. En même temps, il est incapable de renoncer à sa liaison avec Sibel. C'est seulement quand Füsün disparaît, après les fiançailles entre Sibel et Kemal

célébrées en grande pompe, que ce dernier comprend à quel point il l'aime. Kemal rend alors visite à sa famille et emporte une simple règlette lui ayant appartenu : ce sera la première pièce du musée qu'il consacrera à son amour disparu. Puis, il avoue tout à Sibel et rompt les fiançailles. Quand, quelque temps après, Kemal retrouve la trace de Füsün, mariée à son ami d'enfance Feridun, son obsession pour la jeune femme montera encore d'un cran... Le musée de l'innocence est un grand roman nostalgique sur l'amour, le désir et l'absence, une nouvelle preuve de l'immense talent de l'écrivain turc.

Ressources

Site officiel :
<http://www.orhanpamuk.net/default.aspx>

Sur le site des éditions Gallimard :
<http://www.gallimard.fr/Contributeurs/Orhan-Pamuk>

Sur le site de Columbia University :
<http://arts.columbia.edu/faculty/orhan-pamuk>

L'œuvre

→Romans, récits

Mon père et autres textes, traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy et Gilles Authier (Gallimard, coll. « Folio », 2012) (86 p.)

Le Musée de l'innocence, traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy (Gallimard, 2011 ; Gallimard, coll. « Folio », 2012) (832 p.)

Istanbul souvenirs d'une ville, traduit du turc par Jean-François Pérouse, Savas Demirel et Valérie Gay Aksoy. (Gallimard, 2007 ; Gallimard, coll. « Folio », 2008) (560 p.)

Neige, traduit du turc par Jean-François Pérouse (prix Médicis étranger) (Gallimard, 2005 ; Gallimard, coll. « Folio », 2007) (485 p.) Prix Médicis Étranger

Mon nom est Rouge, traduit du turc par Gilles Authier (Gallimard, 2001 ; Gallimard, coll. « Folio », 2003) (570 p.) Prix du Meilleur Livre étranger

La Vie nouvelle, traduit du turc par Munevver Andac (Gallimard, 1999 ; Gallimard, coll. « Folio », 2000) (311 p.)

Le Château blanc, traduit du turc par Munevver Andac (Gallimard, 1996 INDISPONIBLE ; Gallimard, coll. « Folio », 1999) (272 p.)

Le Livre noir, traduit du turc par Munevver Andac (Gallimard, 1994 INDISPONIBLE ; Gallimard, coll. « Folio », 2007) (715 p.)

La Maison du silence, traduit du turc par Munevver Andac (Gallimard, 1988-2007 ; Gallimard, coll. « Folio », 2010) (480 p.)

→Essais

Le romancier naïf et le romancier sentimental, traduit du turc par Stéphanie Levet (Gallimard, 2012) (196 p.)

D'autres couleurs, 76 essais, traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy (Gallimard, 2009 ; Gallimard, coll. « Folio », 2011) (704 p.)

→Romans, récits

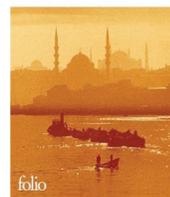
Mon père et autres textes, traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy et Gilles Authier (Gallimard, coll. « Folio », 2012) (86 p.)



"J'aimais qu'il m'emmenne au cinéma, j'aimais l'entendre parler à un tiers du film que nous avions vu ; j'aimais sa façon de se moquer des imbéciles, des gens creux et teigneux, comme j'aimais l'entendre parler d'une nouvelle variété de fruit, d'une ville qu'il avait visitée, d'un livre ou des dernières nouvelles, mais je voulais surtout qu'il me cajole et m'aime encore plus." Le grand écrivain turc Orhan Pamuk, Prix Nobel de littérature 2006, évoque dans une langue vibrante d'émotion la place de son père dans sa destinée d'homme et d'écrivain.

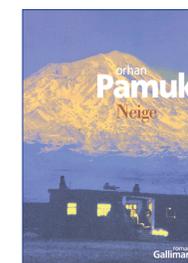
Istanbul souvenirs d'une ville, traduit du turc par Jean-François Pérouse, Savas Demirel et Valérie Gay Aksoy. (Gallimard, 2007 ; Gallimard, coll. « Folio », 2008) (560 p.)

Orhan Pamuk
Istanbul



Évocation d'une ville, roman de formation et réflexion sur la mélancolie, Istanbul est tout cela à la fois. Au gré des pages, Orhan Pamuk se remémore ses promenades d'enfant, à pied, en voiture ou en bateau, et nous entraîne à travers ruelles en pente et jardins, sur les rives du Bosphore, devant des villas décrépies, dessinant ainsi le portrait fascinant d'une métropole en déclin. Ancienne capitale d'un vaste empire, Istanbul se cherche une identité, entre tradition et modernité, religion et laïcité, et les changements qui altèrent son visage n'échappent pas au regard de l'écrivain, fin connaisseur de son histoire, d'autant que ces transformations accompagnent une autre déchirure, bien plus intime et douloureuse, celle provoquée par la lente désagrégation de la famille Pamuk et par la dérive à la fois financière et affective de ses parents. Dans cette œuvre foisonnante, magistralement composée et richement illustrée, Orhan Pamuk nous propose de remonter avec lui le temps de son éducation sentimentale et, in fine, de lire le roman de la naissance d'un écrivain.

Neige, traduit du turc par Jean-François Pérouse (prix Médicis étranger) (Gallimard, 2005 ; Gallimard, coll. « Folio », 2007) (485 p.) Prix Médicis Étranger



Le jeune poète turc Ka quitte son exil allemand pour se rendre à Kars, une petite ville provinciale endormie d'Anatolie. Pour le compte d'un journal d'Istanbul, il part enquêter sur plusieurs cas de suicide de jeunes femmes portant le foulard. Mais Ka désire aussi retrouver la belle

Ipek, ancienne camarade de faculté fraîchement divorcée de Muhtar, un islamiste candidat à la mairie de Kars. À peine arrivé dans la ville de Kars, il est l'objet de diverses sollicitudes et se trouve piégé par son envie de plaire à tout le monde : le chef de la police locale, la sœur d'Ipek, adepte du foulard, l'islamiste radical Lazuli vivant dans la clandestinité, ou l'acteur républicain Sunay, tous essaient de gagner la sympathie du poète et de le rallier à leur cause. Mais Ka avance, comme dans un rêve, voyant tout à travers le filtre de son inspiration poétique retrouvée, stimulée par sa passion grandissante pour Ipek, et le voile de neige qui couvre la ville. Jusqu'au soir où la représentation d'une pièce de théâtre kémaliste dirigée contre les extrémistes islamistes se transforme en putsch militaire et tourne au carnage. *Neige* est un extraordinaire roman à suspense qui surprend par ce ton poétique et nostalgique qui, telle la neige, nimbe chaque page.

Mon nom est Rouge, traduit du turc par Gilles Authier (Gallimard, 2001 ; Gallimard, coll. « Folio », 2003) (570 p.) Prix du Meilleur Livre étranger



Istanbul, en cet hiver 1591, est sous la neige. Mais un cadavre, le crâne fracassé, nous parle depuis le puits où il a été jeté. Il connaît son assassin, de même que les raisons du meurtre dont il a été victime : un complot contre l'Empire ottoman, sa culture, ses traditions et sa peinture. Car les

miniaturistes de l'atelier du Sultan, dont il faisait partie, sont chargés d'illustrer un livre à la manière italienne... *Mon nom est Rouge*, roman polyphonique et foisonnant, nous plonge dans l'univers fascinant de l'Empire ottoman de la fin du XVI^e siècle, et nous tient en haleine jusqu'à la dernière page par un extraordinaire suspense. Une subtile réflexion sur la confrontation entre Occident et Orient sous-tend cette trame policière, elle-même doublée d'une intrigue amoureuse, dans un récit parfaitement maîtrisé. Un roman d'une force et d'une qualité rares.

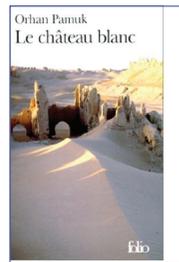
La Vie nouvelle, traduit du turc par Munever Andac (Gallimard, 1999 ; Gallimard, coll. « Folio », 2000) (311 p.)



« Un jour, j'ai lu un livre, et toute ma vie en a été changée. » Osman, le jeune narrateur de *La vie nouvelle*, est bouleversé par la lecture d'un livre mystérieux. Il est aussi amoureux de Djanan, qui comme lui cherche à comprendre les secrets du livre. Mais Djanan aime

Mehmet, et lorsque ce dernier et Djanan disparaissent tour à tour, Osman part à leur recherche, comme à la quête de la vie nouvelle promise par l'ouvrage qui l'obsède. Pendant ses années d'errance à travers la Turquie profonde, seul ou avec Djanan, le narrateur survit à plusieurs accidents de la route, découvre le complot d'une organisation secrète opposée à tout produit occidental, et s'interroge sur le sens caché des bandes dessinées de son enfance, tout en restant animé du même amour fou et du même espoir. Jusqu'au jour où il comprendra que ce monde nouveau tant désiré n'est peut-être rien d'autre que la mort...

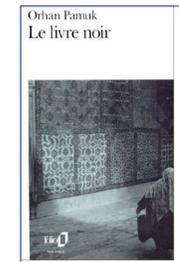
Le Château blanc, traduit du turc par Munever Andac (Gallimard, 1996 INDISPONIBLE ; Gallimard, coll. « Folio », 1999) (272 p.)



Le narrateur est un Italien de vingt ans, féru d'astronomie et de mathématiques. Capturé par des marins turcs et jeté dans la prison d'Istanbul, il se dit médecin, et est offert comme esclave à un hodja, un savant. Le maître oriental et l'esclave occidental se ressemblent

de manière effrayante, éprouvent une méfiance immédiate l'un pour l'autre. Mais ils ne se séparent pas, vivent ensemble, travaillent ensemble, quotidiennement, d'abord sur la pyrotechnie, ensuite sur une horloge, enfin sur une redoutable machine de guerre pour Mehmet IV, dit le Chasseur, sultan de 1648 à 1687. Ensemble encore, ils contribuent à l'éradication d'une épidémie de peste. Tantôt dominant, tantôt dominé, des années durant, chacun raconte sa vie à l'autre. Puis les deux doubles doivent s'engager, avec leur machine de guerre, dans la désastreuse campagne polonaise. Mise à l'essai sur un château blanc, la machine ne fonctionne pas. Craignant pour sa vie, le Maître usurpe l'identité, la personnalité et le passé du narrateur. Celui-ci reste à Istanbul, devient le Maître. Des années plus tard, il entend parler de l'Autre, comme d'un ancien esclave capturé par des marins turcs, et qui s'est évadé...

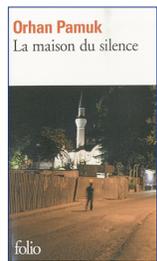
Le Livre noir, traduit du turc par Munever Andac (Gallimard, 1994 INDISPONIBLE ; Gallimard, coll. « Folio », 2007) (715 p.)



Pendant une semaine, jour et nuit dans Istanbul, un jeune avocat, Galip, part à la recherche de sa femme Ruya, qu'il aime depuis l'enfance, et qui lui a laissé une lettre mystérieuse : est-ce un jeu ? un adieu ? Dans le fol espoir de la retrouver, il fouille ses souvenirs et le passé militant

de Ruya. Il lit et relit les écrits de Djélâl, le demi-frère de sa femme - un homme secret qu'il admire. Mais lui aussi semble avoir disparu. À la recherche des deux êtres qu'il aime, Galip est en même temps en quête de sa propre identité et, bientôt, de celle d'Istanbul, présentée ici sous un aspect singulier : toujours enneigée, boueuse et ambiguë, insaisissable.

La Maison du silence, traduit du turc par Munevver Andac (Gallimard, 1988-2007 ; Gallimard, coll. « Folio », 2010) (480 p.)



Un tout petit port turc, désert l'hiver, envahi par les touristes l'été. A l'écart des luxueuses villas des nouveaux riches, une maison tombant en ruine. Un nain y veille sur une très vieille femme, qui passe ses jours et ses nuits à évoquer sa jeunesse et à ressasser ses griefs. Ils vivent côte à côte dans le

silence sur les secrets qu'ils partagent, dans la haine et la solitude. Comme chaque été, les trois petits-enfants de la vieille dame viennent passer quelques jours chez elle : un intellectuel désabusé et alcoolique, une étudiante progressiste et idéaliste, un lycéen arriviste, rêvant de la réussite à l'américaine. Leur séjour sera bref et se terminera par un drame, causé autant par les conditions politiques des années 1975-1980 que par le passé de la famille. Le récit dresse un tableau lucide de l'histoire des cent dernières années de la Turquie qui pose adroitement une question très actuelle pour les pays du Proche-Orient : l'occidentalisation a-t-elle échoué ? Quels en ont été les résultats, quelle est la part de cette évolution dans les conflits de générations comme dans les rapports droite-gauche en politique ? Un beau roman.

→ Essais

Le romancier naïf et le romancier sentimental, traduit du turc par Stéphanie Levet (Gallimard, 2012) (196 p.)



En 2010, devant les étudiants de l'université américaine de Harvard, Orhan Pamuk développe sa vision de la littérature grâce à six conférences données dans le cadre des «Charles Eliot Norton Lectures». Dans ce cycle d'interventions – auquel s'ajoute un épilogue – le prix

Nobel n'hésite jamais à parler de sa propre biographie, de ses propres livres, de son travail d'écriture et surtout de sa pratique de lecteur. La thèse sous-jacente de ces sept textes est empruntée à Friedrich Schiller qui, dans un ouvrage célèbre (*Über naive und sentimentalische Dichtung*, 1796), schématise sa conception de l'écriture en distinguant le poète naïf, qui serait du côté de la nature, écrivant spontanément, du poète sentimental qui doute de son écriture, expérimente, réfléchit à la forme et aux enjeux esthétiques et sociaux de son écriture. À partir de ce postulat, Pamuk passe en revue les grands textes qui ont marqué notre histoire culturelle et s'appuie sur Tolstoï, Stendhal, Flaubert, Proust, Defoe, Sartre, Balzac, ou Dostoïevski pour construire cette belle introduction à la littérature.

D'autres couleurs, 76 essais, traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy (Gallimard, 2009 ; Gallimard, coll. « Folio », 2011) (704 p.)



D'autres couleurs nous plonge dans l'univers intellectuel et culturel, mais aussi intime d'Orhan Pamuk. Dans ces soixante-seize essais, discours ou récits, le romancier turc nous parle de son enfance à Istanbul, de l'obtention de

son premier passeport ou de la mort de son père. Il se livre à une brillante analyse de la politique turque au sens large et de la place de la Turquie par rapport à l'Europe. Il se remémore également le tremblement de terre d'Izmit en 1999, sa peur, et les catastrophes liées au passage des pétroliers dans le Bosphore. Il rappelle l'importance de Dostoïevski, de Camus, de Thomas Bernhard dans son parcours, puis revient sur l'écriture de ses propres livres. Avant d'évoquer, au centre de son discours de réception du prix Nobel, la figure de son père...